

Et il réprima un geste de satisfaction.

Quelques jours après, en effet, Lucienne qui paraissait plus pâle et plus fatiguée que les jours précédents, prévint Montmayeur qu'elle sentait un irrésistible besoin de dormir, et le pria de veiller une partie de la nuit à sa place. Georges, ce soir-là, resta jusqu'à dix heures. Quand il se leva pour céder la place à Montmayeur, il s'approcha du misérable et lui dit très bas :

— Il te reste donc quelque bonté dans le cœur, et la souffrance de cette enfant a fini par exciter ta pitié ?

Montmayeur ne répondit que par un sourire. Claudine avait toute sa connaissance depuis quelques jours, mais elle ne parlait que fort peu ; parler lui faisait mal. Elle se retourna vers Montmayeur, cependant, et dit :

— Ma sœur m'a annoncé combien vous aviez insisté pour rester auprès de moi et la supplier ! Que vous êtes bon, monsieur, et quelle peine je vous donne !

— Ne vous inquiétez pas de moi, Claudine.

— Me veiller est inutile. Je me sens mieux.

— Le médecin a bien recommandé de ne pas vous laisser seule.

— Il me semble que je vais dormir.

— Eh bien, je dormirai de mon côté dans mon fauteuil.

Lucienne se pencha sur le visage de Claudine.

— Ne crains rien, dit-elle à voix basse, tout en paraissant arranger les oreillers, ne crains rien.

— J'ai peur, Lucienne, j'ai peur.

— Ne suis-je pas là ? Je ne te quitte pas.

— Si tu cèdes à la fatigue, si tu viens à t'endormir, s'il allait me tuer !

— Ne crains rien, te dis-je, endors-toi confiante, si vraiment tu veux dormir. Laisse le misérable accomplir jusqu'au bout son forfait. Mais jamais, entends-tu bien, jamais ne bois ce qu'il te donnera !

— Non.

Lucienne rentra dans sa chambre.

— Si ma sœur a besoin de moi, dit-elle à Montmayeur, vous frapperez ; j'ai le sommeil léger ; je me réveillerais bien vite.

— Soit.

Lucienne poussa la porte, mais sans la fermer. Elle se jeta tout habillée sur son lit, glissa la main sous son traversin et s'assura qu'un revolver chargé, qui ne la quittait plus depuis longtemps, s'y trouvait. Elle n'avait rien à redouter de Montmayeur. Jean roula le fauteuil près de la cheminée où brûlait un feu léger. La lampe était allumée sur une table près de lui. Il l'approcha plus près. Il avait apporté un livre de science et se mit à lire. Un silence profond régna dans la chambre. Au dehors, le vent soufflait en tempête dans la vallée et ces sifflements lugubres emplissaient les couloirs de la fabrique, hurlant, furieux, parcourant toute la gamme des sons, depuis les notes les plus hautes jusqu'aux notes les plus basses. La pluie battait les vitres de ses rafales. Jean essayait de lire. Il ne le pouvait. Ses yeux étaient bien fixés sur les pages, mais son esprit était loin. Comment eût-il pu s'appliquer à l'étude, alors que son imagination rêvait un épouvantable forfait, alors qu'il n'était là, dans cette chambre, que pour l'accomplir. Entre ses yeux et son livre s'agitaient des fantômes et des drames qui le faisaient frissonner. Il passait lentement la main sur son front et essayait de nouveau de se mettre à lire. Puis, il reportait son regard sur Claudine. Elle reposait. Du moins elle semblait dormir. Il l'examina plus attentivement, releva l'abat-jour pour que la lumière allât se répandre sur le lit. Elle ne bougea pas. Elle était bien pâle, la pauvre, et les linges blancs qui entouraient sa tête augmentaient encore sa pâleur. Il se leva, vint à elle. Claudine ouvrit les yeux et le regarda. Il sentit un frisson passer de sa nuque dans l'épine dorsale, sous le simple regard de la jeune fille. Presque aussitôt, elle referma les yeux. Il alla reprendre sa place dans son fauteuil. Et le silence continua de régner, plus solennel, plus lugubre, pendant qu'au dehors, toujours le vent faisait rage et que les rafales fouettaient les vitres. Claudine avait beau sentir sa sœur auprès d'elle, l'épouvante quand même, lui tirait le cœur. Elle connaissait les projets sinistres de ce bandit. Courlande l'avait prévenue aussi. Elle se dévouait, prête à mourir, si le fallait, mais elle

n'avait pas l'énergie virile de sa sœur et en se trouvant seule avec l'assassin de Bourcille, dans cette chambre, elle tremblait, et sous les draps la sueur mouillait le creux de ses mains. A chaque fois que le misérable relevait la tête et faisait un geste, son cœur cessait de battre. Une partie de la nuit se passa de la sorte, Montmayeur guettant, de sa place, le moment où Claudine serait endormie, et celle-ci faisait tous ses efforts pour ne point s'endormir. Cependant la fatigue finit par être la plus forte. En vain elle essayait de garder les yeux ouverts ; en vain elle se soulevait sur les coudes, évitant son oreiller qui l'attirait irrésistiblement. Le sommeil eut raison de sa résistance, de ses épouvantes, et malgré tout, ses yeux bientôt se fermèrent. L'instinct les lui fit encore ouvrir une ou deux fois, mais déjà elle ne voyait plus. Et elle ne fit plus aucun mouvement. La pendule sonna une heure du matin. Montmayeur tournait les feuilles de son livre d'une main plus fiévreuse ; et c'était le seul bruit qu'on entendit dans la chambre à coucher. La demie sonna, puis deux heures. Montmayeur lisait toujours ou faisait semblant. Quant à Claudine, son sommeil était profond. Montmayeur s'essuya le front lentement et resta une seconde, les yeux relevés, dirigés vers le lit, prenant bien garde de faire le moindre bruit. Il se pencha sur la malade et s'assura qu'elle dort vraiment. Ce sommeil n'est pas feint, la respiration est égale. Si elle avait fait semblant de dormir, son émotion l'eût trahie ; elle n'aurait pu commander aux battements de son cœur. Il s'éloigna du lit et se rapprocha, avec les mêmes précautions de la porte qui communiquait avec la chambre où reposait Lucienne. Il écoute à cette porte, restée entr'ouverte, ainsi que nous l'avons dit. Aucun bruit ne frappe ses oreilles, il pousse la porte et regarde. Lucienne, tout habillée sur son lit, elle aussi dormait. Il fait pour elle ce qu'il avait fait pour Claudine. Il vient jusqu'au lit et se penche si près qu'il la touche presque. Lucienne ne remue pas. Il revient dans l'autre chambre.

— Elles dorment, murmura-t-il.

Alors il se dirige vers le guéridon où se trouvent différentes fioles qui servent à la malade. Il y a là aussi des sirops dont elle avale de temps en temps une gorgée, car elle a constamment la fièvre, et une fièvre intense brûle sa gorge. Dans un verre est mélangée la boisson faite de sirop de citron étenlu d'eau. Il tire de sa poche une petite boîte, assez semblable à une boîte de bonbons, l'ouvre, y prend une pincée d'une sorte de poudre granulée blanche et la jette dans le verre. Claudine continue de dormir. Elle n'a rien vu, n'a rien entendu. Lucienne, elle aussi, dort toujours. Il s'en assure. Alors, le misérable va reprendre sa place auprès du feu. La lampe ayant baissé, il la remonte avec calme puis reprend sa lecture. Vers trois heures du matin, Claudine fait quelques mouvements dans son lit. Elle ouvre les yeux. Elle se réveille, elle regarde Montmayeur avec une curiosité inquiète, comme si elle ne le reconnaissait pas, ou comme si elle se demandait ce qu'il venait faire là. Montmayeur vint à elle avec empressement.

— Vous avez dormi, Claudine ?

— Un peu. Ai-je dormi longtemps ?

— Quelques heures. Vous sentez-vous mieux ?

— Oui, je suis très reposée.

— Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Non, merci. Je vais essayer de dormir encore.

— Vous n'avez pas la gorge sèche ? Vous ne voulez pas vous rafraîchir les lèvres ?

Claudine met du temps avant de répondre. Il lui faut tout son sang-froid pour que le monstre ne se doute pas qu'on a deviné son œuvre. Et, quand elle peut parler :

— Merci ! Je boirai plus tard. Et elle retombe sur l'oreiller.

— Mais vous, M. Jean, vous devez être fatigué. Il est temps de céder la place à ma sœur. Les femmes sont plus résistantes que les hommes à ces sortes de fatigues.

— Lucienne dort. Je me ferais un scrupule de la réveiller.

La jeune fille venait d'entrer.

— Non, Jean, dit-elle, je ne dors plus. Et ma sœur a raison. Il faut aller vous reposer.

— Mais non ; qu'est-ce qu'une nuit blanche ?

— Il le faut, Jean. Moi, je reste.

— Soit donc, puisque vous l'ordonnez. A une condition, toutefois.

— Laquelle ?

— C'est que je veillerai ainsi toutes les nuits auprès de Claudine, afin que vous puissiez vous reposer un peu.

— Je le veux bien.

Montmayeur sortit. Lucienne et Claudine, anxieuses, aux aguets, écoutaient s'enfoncer dans le corridor le bruit de ses pas. Quand elles furent bien certaines qu'il était loin : " Le misérable ! L'infâme ! " Telles furent les deux exclamations qui leur échappèrent et elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

— J'ai dormi, Lucienne, mais je suis sûre que pendant mon sommeil il a jeté du poison dans mon verre. A mon réveil, il m'a offert de boire avec instance.

— Et moi, je l'ai vu, je l'ai vu ! Il me croyait endormie. Je m'étais levée sur ses pas. Et je n'ai pas perdu un seul de ses mouvements. Le misérable ! et il ose m'aimer.

Lucienne prit le verre et y trempa les lèvres.

— Prends garde, Lucienne, prends garde !

— Quelle ardeur ! dit la jeune fille.

Elle alla prendre un flacon, y versa le contenu du verre empoisonné et le cacha au fond d'un verre moire. Elle jeta de l'eau dans le verre, l'essuya et le replaça sur le guéridon.

— Ma pauvre Claudine, de quels dangers tu es entourée !

— J'ai confiance. Toute peur a disparu.

Le matin, Georges monta de bonne heure. Une fois installé auprès de Claudine, il n'en bougeait plus même pour manger. Lucienne, alors, confiante dans l'amour du pauvre garçon, pouvait être plus tranquille. Jean monta, lui, quelque minutes après son frère. Il avait beau vouloir rester calme et impassible, ses mains tremblaient et son regard se détournait de Claudine.

— Eh bien ! demanda-t-il à Lucienne, comment a-t-elle passé le reste de la nuit ?

— Pas très bien, elle m'a semblé très agitée, la fièvre s'est augmentée tout à coup, elle poussait des plaintes, des gémissements.

— Cela a duré longtemps.

— Non, une heure tout au plus, mais voyez-là, comme elle est affaîssée, comme ses yeux se sont creusés et cernés, approchez-vous et penchez-vous sur elle, vous verrez que sa respiration est brûlante. Ses mains aussi sont brûlantes et sèches. Je suis inquiète.

— Vous avez tort. C'est une crise passagère.

Il vient au lit, considère Claudine, se tait et regarde le guéridon. Le verre est vide. Donc elle a bu ! Il tressaille. Un éclair brille dans ses yeux. Et il s'empresse de sortir, disant :

— Ce n'est rien. Rassurez-vous. La journée sera calme. Si je me trompe, dites-le moi, j'irai tout de suite à Garches, et je ramènerai le major.

Il sort et Lucienne le poursuit d'un regard où luit une haine qui ne pardonnera pas. Dans la journée, profitant de ce que Georges est là, elle veut sortir. Mais auparavant elle demande au fiévreux :

— Vous ne vous absentez pas ?

— Non.

— Claudine est très malade, aujourd'hui. Elle pourrait avoir un nouvel accès. Moi, je suis obligée de sortir.

— Soyez tranquille.

Lucienne embrasse Claudine et s'esquive. Elle court dans le hangar ouvert à tous les vents où Courlande habite. Il est chez lui. Car il a nommé ce hangar son *chez lui*. Il accourt en apercevant Lucienne. Il se doute que la jeune fille va lui apprendre quelque chose de nouveau.

— Eh bien ?

— Ce que vous aviez prévu est arrivé.

— Le misérable !

— Il essaye d'empoisonner Claudine.

— Prenez bien garde ! Je frémis en pensant que c'est moi qui vous ai fait courir ce danger. C'est une terrible responsabilité que j'ai assumée là. Songez que je me tuerais, moi, s'il arrivait malheur à l'une de vous.